

MIRABEAU OU LE POLITIQUE

Source : José Ortega Y Gasset in : *Le Spectateur*, Rivages Poche, tr. fr. C. Pierre.

I

J'avais lu le petit livre de Herbert Van Leisen, intitulé *Mirabeau ou la Révolution royale* (Paris, 1926), avec une préface de Jacques Bainville, dans l'espoir qu'une clarté nouvelle serait projetée sur le magnifique Provençal. J'ai toujours cru voir en Mirabeau une cime du type humain le plus opposé à celui auquel j'appartiens, et peu de choses nous sont plus nécessaires que de nous instruire sur notre contraire. C'est la seule manière de compléter un peu notre être. Moi qui n'ai aucune capacité pour la politique, je devine en Mirabeau quelque chose de très proche de l'archétype du politique. Archétype, non pas idéal. Nous ne devrions pas confondre l'un et l'autre. L'immense, le morbide égarement dont nous faisons aujourd'hui les frais en Europe, peut-être vient-il de l'obstination à confondre les archétypes et les idéaux. Les idéaux, ce sont les choses comme nous estimons qu'elles devraient être. Les archétypes, ce sont les choses selon leur inéluctable réalité. Si nous prenions l'habitude de chercher l'archétype de chaque chose, la structure essentielle que la Nature, apparemment, a voulu lui donner, nous éviterions de nous former de cette même chose un idéal absurde, contredisant ses conditions les plus élémentaires. Ainsi pense-t-on généralement que le politique idéal ne devrait pas se contenter d'être un grand homme d'État, mais qu'il devrait être aussi un bon sujet. Seulement, est-ce possible ? Les idéaux sont les choses recrées par notre désir – ce sont des *desiderata*. Mais quel droit avons-nous de prendre en considération l'impossible, de considérer comme idéal le cercle carré ?

J'ai demandé depuis longtemps une hygiène des idéaux, une logique du désir. Ce qui distingue peut-être le plus l'esprit infantile de l'esprit adulte, c'est que le premier ne reconnaît pas la juridiction de la réalité et substitue aux choses leurs images désirées. Il perçoit le réel comme une matière tendre et magique, docile aux combinaisons de notre ambition. La maturité commence lorsque nous découvrons que le monde est solide, que la marge de manœuvre concédée à l'intervention de notre désir est très étroite et que, au-delà de cette limite, se dresse une matière résistante, de constitution rigide et inexorable. On commence alors à mépriser les idéaux du désir pur et à estimer les archétypes, c'est-à-dire à considérer comme un idéal la réalité même en ce qu'elle a de profond et d'essentiel. Ces nouveaux idéaux sont tirés de la Nature et non de notre tête : ils sont beaucoup plus riches de contenu que les pieux désirs et ont beaucoup plus d'attrait. « L'idéalisme », en définitive, vit du manque d'imagination. Tout homme capable d'imaginer son idéal abstrait, exactement réalisé, perd ses

illusions, car il voit alors combien il était sordide et misérable, en comparaison de la fabuleuse quantité des choses désirables que la réalité a inventées, sans notre collaboration. Pour la plus grande confusion des « idéalistes », y compris des plus grands, Platon ou Kant, il faudrait qu'un thaumaturge plein d'ironie réduisît l'univers, pour quelques heures, à ce qu'il serait selon leur programme schématique !

L'idéal en lui-même est moins – et non pas plus – que la réalité. Ainsi cet attribut, être une personne de bien, que nous imposons au politique idéal, est très facile à imaginer et à définir ; en revanche, tout ce qui constitue par ailleurs le grand politique, nous ne pourrions jamais l'extraire de notre tête ; nous devons humblement attendre que la Nature veuille bien l'inventer, elle, magnifiquement, et se résolve à enfanter un Titan tel que Mirabeau. Une fois qu'il est là, par le travail et la grâce des puissances cosmiques, nous, ingrats et arrogants, nous nous empressons de censurer le géant qui vient d'être engendré, parce qu'il n'a pas les vertus de l'honnête bourgeois commun. L'humanité est comme la femme qui épouse un artiste parce qu'il est artiste et se lamente ensuite parce qu'il ne se conduit pas comme un chef de bureau.

Le petit livre de Van Leisen est bien loin de nous éclairer sur quelque point important concernant Mirabeau. Il appartient à une classe de produits imprimés, chaque jour plus nombreux malheureusement dans les lettres françaises. Œuvres maniaques, à l'horizon étroit, qui n'aspirent pas même à la finesse intellectuelle. Ainsi Van Leisen, disciple de Maurras, se propose-t-il tout simplement, avec l'approbation de Bainville, de démontrer l'identité radicale entre la politique de Mirabeau et celle de Louis XIV et de Louis XV. Tel est le propos ; évidemment, il n'y a pas même l'apparence de la réussite.

La politique de Mirabeau n'a rien d'obscur. Comme les faits de tout un siècle se sont chargés de le vérifier, ce fut l'œuvre la plus claire qui fut tentée pendant la Révolution française. Si quelque chose dans le monde peut légitimement causer surprise et émerveillement, c'est que cet homme, étranger aux chancelleries et à l'administration, toujours occupé à un commerce d'amours tumultueuses, de procès, de canailleries, traînant de prison en prison, de dette en dette, de fuite en fuite, subitement, à l'occasion des états généraux, se convertisse en un homme public, qu'il improvise, on peut le dire, en quelques heures, toute une politique nouvelle, qui sera la politique du XIX^e siècle (la monarchie constitutionnelle) ; et cela, non pas vaguement, non pas à l'état de germe en quelque sorte, mais intégralement et en détail : il ne crée pas seulement les principes, mais les gestes, la terminologie, le style et l'émotion du libéralisme démocratique selon le rite européen. En un instant, Mirabeau voit dans tout son développement futur la nouvelle politique, et il voit même au-delà : il voit ses limites, ses vices, sa dégénérescence et jusqu'aux moyens de la discréditer, tout ce qui, effectivement, un siècle et demi plus tard, lui a fait perdre son prestige. Si l'on veut se convaincre que ce fait prodigieux s'est bien produit, qu'il ne relève ni de l'imagination ni de la louange inexacte, il faut lire n'importe quel livre sur Mirabeau – sauf celui de Van Leisen qui, à dire vrai, ne prétend pas non plus étudier sa physionomie historique.

Seulement, la pensée politique n'est qu'une dimension de la politique. L'autre est l'action. Sans l'avoir prévu lui-même, Mirabeau trouve en lui, magiquement disponible, le formidable instrument de la nouvelle forme de vie publique : l'éloquence romantique, la magnifique muse oratoire des parlements européens qui souffle sur les eaux comme l'esprit divin, sur l'âme liquide des foules, levant des tempêtes et imposant le calme. L'effet de son premier discours fut électrisant. Un témoin de la séance – un homme réfléchi, Dumont – nous le dit : « On n'avait encore rien entendu de cette force et de cette dignité dans le tumultueux prélude des Communes ; ce fut une jouissance nouvelle, car l'éloquence est le charme des hommes assemblés. » Son énorme stature, sa tête gigantesque et la chevelure abondante qui l'augmentait, lui donnaient l'air d'un lion.

On dira que tout cela – l'éloquence, la crinière, l'apparence d'un lion – est rhétorique. Ce n'est déjà pas si mal. Mais il s'en faut que ce soit cela seulement. Son courage personnel, en revanche, n'est pas de la rhétorique, mais le courage spécifique du politique qui est le courage devant le bouillonnement des foules. Si l'Assemblée nationale entière se lève contre lui, Mirabeau ne se trouble pas, il ne perd pas un atome de sérénité ; au contraire, son esprit s'aiguise, il pénètre mieux la situation, il la rend transparente, la dissocie en ses éléments et traverse brillamment l'orage, traînant derrière lui, domestiquée, cette même Assemblée quelques minutes auparavant si intraitable et si féroce. (Il appelait cela *déterminer le troupeau*.) Du lion il aurait donc la rhétorique et la crinière ; mais aussi le courage, la sérénité et la griffe. (Ce lion disait, dans un de ses discours, au chacal Robespierre : Jeune homme, « ne prenons pas l'exaltation des principes pour le sublime des principes ».)

Plus clairvoyant que les historiens un siècle plus tard, il ne s'est pas laissé tromper par les plaintes sur la famine et la pénurie, lieu commun de l'époque que ceux-là ont pris au sérieux, élevant ces deux fléaux au rang de causes de la Révolution. La France allait mieux que jamais et par là même, elle avait besoin d'un État plus important. Mirabeau le comprend de toute évidence et voudrait en convaincre le roi par l'intermédiaire du ministre Montmorin. Aussi écrit-il à ce dernier : « La France n'a jamais été plus forte et mieux portante intrinsèquement parlant ; elle n'a jamais été plus près de développer toute sa stature. Il n'y a de maux ici que ce très passager inconvénient d'une administration peu systématique et la peur ridicule de recourir à la nation pour constituer la nation. »

Mirabeau n'en démord pas. Le temps était inexorablement venu de constituer la nation au moyen de la nation même, et tout le reste était balivernes. Les expédients, les plans empiriques qu'on proposait à Louis XVI, sous la forme du despotisme éclairé, ou non éclairé, de la tyrannie, de la dictature, lui paraissaient superflus ; pire, ils lui paraissaient des chemins funestes. Avec cette vision prophétique qui abonde dans ses discours, il a dit aux courtisans : « C'est ainsi qu'on mène les rois à l'échafaud. »

On ne comprend pas qu'un esprit si sagace ait cru que le roi pouvait se faire une idée de la situation. La clé en est sans doute que Mirabeau, libéral et démocrate d'esprit, est, par la race et par l'âme, un noble. Or, le noble, aussi intelligent qu'il soit, aussi libre de préjugés qu'il s' imagine, souffre généralement de la mystique fatale du courtisan.

Cependant, à ce stade historique où se trouvait la France, il n'y avait plus qu'une possibilité sérieuse : la monarchie constitutionnelle. Mirabeau fut le seul à le voir sans hésitations. Les autres étaient ou trop monarchistes ou trop constitutionnels. Après que les premiers furent éliminés par la violence populaire, ce furent les seconds – les archirévolutionnaires, les radicaux – qui firent échouer la Révolution. Car on ne doit pas oublier que la Révolution française – l'un des morceaux les plus animés de l'histoire universelle – fut un échec total. Il fallut attendre presque un siècle pour que les principes qu'elle avait défendus fussent approximativement et calmement instaurés. Elle a échoué parce qu'à l'Assemblée nationale il n'y avait pas d'autre politique authentique ; en outre, Mirabeau est mort en 1791. Il avait un dédain suprême pour ses collègues, définisseurs, géomètres de l'État, qui avaient la tête remplie de formules lumineuses, si lumineuses qu'elles les aveuglaient dans le commerce avec les choses. Il disait d'eux : « Je n'ai jamais adopté leur roman, ni leur métaphysique, ni leurs crimes inutiles. »

Doué d'une fabuleuse capacité de travail, Mirabeau était un organisateur-né. Là où il arrivait, il mettait de l'ordre, symptôme suprême du grand politique. Il mettait de l'ordre dans le bon sens du mot, qui exclut la police et les baïonnettes comme instruments ordinaires. L'ordre n'est pas la pression qui s'exerce du dehors sur la société, mais un équilibre qu'on suscite à l'intérieur.

Comme il est toujours agréable de contempler la perfection, on s'émeut de lire l'histoire de ces premiers temps de la Révolution, de cette première étape dans la vie de l'Assemblée, parce qu'on voit un homme qui possède le génie de son office en remplir suprêmement le contour, on le voit se mouvoir, élastique et triomphant, dominant toujours les circonstances. L'Assemblée se voyait forcée de prendre des mesures pour se protéger du pouvoir de suggestion qu'exerçait sur elle cet homme unique. Sa mort fut déclarée deuil national et son énorme cadavre inaugura le Panthéon des Grands Hommes.

Mais voilà qu'on découvrit ensuite les preuves de sa vénalité. Mirabeau, qui était tout ce que je viens de dire, était en outre un homme malhonnête. Aussitôt, le pédant qui est toujours là à point nommé, en l'occurrence Joseph Chénier, demanda la parole à l'Assemblée et proposa que les restes de Mirabeau fussent retirés du Panthéon, « considérant qu'il n'y a point de grand homme sans vertu ». La belle phrase !

Cela nous amène à poser la question. L'histoire de Mirabeau en effet rappelle sérieusement celle de César et, dans une certaine mesure, celle de presque tous les grands politiques. Avec une coïncidence rare, le grand politique a toujours reproduit le même type d'homme, jusqu'aux détails de sa physiologie.

II

« ... considérant qu'il n'y a point de grand homme sans vertu », a dit Joseph Chénier pour dénigrer la mémoire de Mirabeau. On comprend que loin le monde ait fait attention à lui, il avait dit une « phrase » ; pendant longtemps, l'Européen a eu besoin, pour vivre, de respirer des phrases comme des ballons d'oxygène.

Je propose maintenant au lecteur de concentrer un moment son attention sur cette « phrase » et d'essayer d'analyser soigneusement son sens. Chénier se réfère spécialement au grand homme politique ; de sorte que, en entendant ou en lisant la première partie du jugement prononcé par lui, si nous voulons donner un sens aux mots « grand homme », notre esprit s'oriente vers des réalités comme César ou Mirabeau. Nous voyons alors venir à nous, tels d'héroïques fantômes, ces hommes aux qualités cyclopéennes ou leurs congénères. Nous voyons leur inépuisable énergie, leur effort constamment tendu, la fécondité, la monumentalité de leurs projets, la rapidité, l'efficacité dans l'exécution, la prévision géniale des événements, la fermeté et la sérénité dans l'affrontement du danger, l'élégance triomphale de leur attitude en toute circonstance. Si un jour, par une inadvertance grossière, il nous arrive de qualifier leurs actions d'égoïstes, nous nous corrigeons aussitôt, honteux, car nous nous apercevons que l'*ego*, chez ces hommes-là, est presque totalement occupé par des œuvres impersonnelles, mieux, transpersonnelles. Cela a-t-il un sens de dire que César était égoïste, qu'il vivait pour lui-même ? Mais en quoi consistait le « soi-même », le « moi » de César ? Il consistait dans un désir indomptable de créer des choses, d'organiser l'histoire. Aussi prend-il sur lui, avec le même naturel, les grands honneurs et les grandes angoisses. Et il est inacceptable que l'homme médiocre, incapable de rechercher volontairement et de supporter les angoisses, conteste au grand homme le droit aux grands honneurs et aux grands plaisirs.

Notre temps n'aurait jamais inventé ces deux mots : magnanimité et pusillanimité. Il s'est bien plutôt empressé de les oublier, aveugle à la distinction fondamentale qu'ils désignent. Depuis un siècle et demi, tout converge pour nous cacher le fait que les âmes ont des formats différents, qu'il y a de grandes âmes et des âmes petites : grand, petit ne signifient pas ici la valeur que nous attribuons aux âmes, mais la différence réelle de deux structures psychologiques distinctes, de deux modes antagoniques de fonctionnement psychique. Le magnanime et le pusillanime appartiennent à des espèces différentes ; vivre, pour l'un et pour l'autre, est une opération de sens divergent, et ils portent en conséquence en eux deux perspectives morales contraires. Lorsque Nietzsche distingue entre « la morale des seigneurs » et « la morale des esclaves », il donne une forme antipathique, étroite et fautive en définitive, à quelque chose qui est indéniablement réel.

La perspective morale du pusillanime, assurée quand il s'agit de juger ses congénères, est injuste quand elle s'applique aux magnanimes. Et elle est injuste simplement parce qu'elle est fausse, parce qu'elle part de données erronées, parce qu'il manque généralement au pusillanime l'intuition immédiate de ce qui se passe à l'intérieur des grandes âmes. C'est exactement le cas dans la question dont nous allons nous approcher maintenant. Le magnanime est un homme qui a une mission créatrice : vivre et être, c'est, pour lui, faire de grandes choses, produire des œuvres de grand calibre. Le pusillanime en revanche n'a pas de mission ; vivre c'est pour lui simplement exister pour soi, se conserver soi-même, c'est aller parmi les choses qui se trouvent déjà là, qui ont été faites par d'autres – que ce soient des systèmes intellectuels, des styles artistiques, des institutions, des normes traditionnelles, des situations de pouvoir public. Ses actes n'émanent pas d'une nécessité créatrice, originaire, inspirée et inéluctable – inéluctable comme l'enfantement. Le pusillanime, par lui-même, n'a rien à faire : il n'a pas de projets ni aucun désir impérieux de les exécuter. En sorte que, n'ayant pas en son être intime un « destin », n'éprouvant pas la nécessité congénitale de créer, de se répandre en œuvres, il n'agit ainsi que pour des intérêts subjectifs – plaisir et douleur. Il cherche le plaisir, il évite la douleur. Ce mode de fonctionnement vital, qu'il trouve en lui, l'amène à supposer, par exemple, qu'un peintre travaillant avec acharnement est mû par le désir d'être célèbre, riche, etc., comme s'il existait le moindre degré de comparaison entre le désir de célébrité, de richesse, de plaisir et la possibilité de peindre tel ou tel grand tableau, d'inventer un style déterminé ! Le pusillanime devrait se dire que le premier peintre célèbre n'a pas pu se proposer d'être *un* peintre célèbre, mais exclusivement de peindre, obéissant à la pure nécessité de créer une beauté plastique. Ce n'est qu'*a posteriori*, au terme de sa vie et de son œuvre, que s'est formée dans l'esprit des autres, spécialement des pusillanimes, l'idée, ou l'idéal, du « peintre célèbre ». Et alors, alors seulement, séduits effectivement par les avantages égoïstes de ce rôle – « être un peintre célèbre » –, les pusillanimes, c'est-à-dire les mauvais peintres, se sont mis à peindre.

Qualifier César d'ambitieux, n'est-ce pas comique ? Voyons donc ! César prétendait tout simplement être un César ! Et Napoléon eut l'audace d'aspirer toute sa vie durant au poste illustre de Napoléon ! Joli contresens qui vient toujours de ce qu'on considère la vie du grand homme, de l'homme qui crée des œuvres, selon la perspective morale et selon les données psychologiques du petit homme, qui n'a aucun destin de créateur.

Mais la vérité est très différente : la prévision des plaisirs et des honneurs eut sur l'âme de César aussi peu d'influence que, *vice versa*, le désir d'éviter la douleur. Ainsi, comme le désir d'éviter la souffrance ne l'a pas écarté de son œuvre, l'espoir des plaisirs ne l'a pas davantage motivé. C'est ce que le pusillanime ne comprendra jamais bien : que, pour certains hommes, le plaisir suprême soit l'effort frénétique pour créer des choses – peindre chez le peintre ; écrire chez l'écrivain ; organiser l'État chez le politique.

L'opposition entre égoïsme et altruisme perd son sens quand on l'applique au grand, homme parce que son « moi » est rempli jusqu'à ras bord par « l'autre » : son *ego* est un *alter* – l'œuvre. Se préoccuper de soi-même c'est, pour lui, se préoccuper de l'Univers.

La « phrase » de Chénier, dans sa deuxième partie, parle de vertu. Seulement, ces vertus ne sont pas les qualités que nous avons découvertes dans César ou dans Mirabeau – elles ne sont pas les vertus ou les virtualités du grand homme. Elles sont, au contraire, les modes normaux de comportement du petit homme, de l'âme faible. Chénier exige de Mirabeau qu'il soit Mirabeau et en outre qu'il soit monsieur Duval, un des millions de Duval qui composent la médiocrité de la France ou de n'importe quel autre peuple à n'importe quelle autre époque. Car, effectivement, ces millions d'hommes sont vertueux : ils ne sont pas escrocs, ni menteurs ni ne vivent dans le stupre. Toute leur valeur se réduit à *ne faire aucune* de ces choses, en effet immorales.

Je n'ai pas l'intention, bien sûr, de disputer le titre de vertu à l'honnêteté, à la véracité, à la continence sexuelle. Ce sont, sans aucun doute, des vertus ; mais de petites vertus : ce sont les vertus de la pusillanimité. Face à elles, je trouve les vertus créatrices, les vertus de grande dimension, les vertus magnanimes. Chénier ne veut pas reconnaître la valeur substantielle de ces dernières lorsque les premières font défaut ; cela me paraît relever d'une partialité immorale en faveur du petit. Il n'est donc pas seulement immoral de préférer le mal au bien, mais également de préférer un bien inférieur à un bien supérieur. Il y a perversion partout où il y a subversion de ce qui vaut le plus par ce qui vaut le moins. Et il est, sans aucun doute possible, plus facile, plus simple de ne pas mentir que d'être César ou Mirabeau. Il ne serait même pas exagéré d'affirmer que la plus grande immoralité est cette préférence inversée qui exalte le médiocre au détriment du meilleur ; car le choix du mal est généralement décidé hors de toute prétention à la moralité alors que cette subversion des valeurs se recommande presque toujours d'une morale, fausse évidemment et répugnante.

Au lieu de condamner le grand homme parce que les petites vertus lui font défaut et qu'il souffre de petits vices, au lieu de dire qu'« il n'y a point de grand homme sans vertu », au lieu de penser en valet de chambre, il serait opportun de méditer ce fait, presque universel, qu'« il n'y a pas de grand homme vertueux » ; j'entends vertueux comme l'est un petit homme. C'est ce que nous montre l'histoire, avec des penchants divers, mais avec une insistance scandaleuse. Et plutôt que d'éluder le problème grâce à une phrase vaine, nous devons prendre le bistouri de l'analyse. La pensée ne nous a pas été donnée pour éluder les problèmes, les problèmes avec leurs deux cornes aiguisées, mais pour les affronter à corps perdu et les terrasser.

Il est possible que le régime de la magnanimité – surtout chez l'homme public – rende inapte au service des vertus mineures et entraîne automatiquement la propension à certains vices. C'est ce que l'on peut voir assez clairement dans le cas de Mirabeau.

Il est nécessaire d'apprendre à l'Espagne l'optique de la magnanimité, puisqu'elle est un peuple étouffé par l'excès des vertus pusillanimes. Chaque jour, la morale chétive des âmes médiocres acquiert plus de place, morale excellente quand elle est compensée par les coups d'aile rudes et féroces des grandes âmes, mais mortelle lorsqu'elle prétend diriger un peuple et, postée dans tous les lieux stratégiques, se voue à écraser tout germe de supériorité.

Voyons, voyons d'un peu plus près Mirabeau, puisqu'il constitue un cas extrême de notre problème : il est le plus immoral des grands hommes.

III

Voyons ce que fut ce Mirabeau, comme machine psychophysiologique, comme appareil vital. Pour cela, je vais énumérer laconiquement les faits principaux de sa vie, en soulignant surtout ceux qui ont motivé cette réputation d'immoralité.

Il naît en Provence en 1749. Des deux côtés de sa famille, beaucoup de déments. Du côté des Mirabeau surtout, depuis des générations, on trouve des frénétiques. On pourrait appeler les Mirabeau les Karamazov provençaux. Le père de notre héros, parlant de sa famille, l'appellera une « race effrénée ». En 1767, le marquis de Mirabeau – économiste, publiciste, « ami des hommes », absurde, agité – envoie son fils, le petit géant Gabriel, dans un régiment. Gabriel a dix-huit ans. À peine arrivé, il a une formidable algarade avec le colonel. Son père demande un ordre d'emprisonnement et notre diabolique archange Gabriel connaît pour la première fois la prison. Il est libéré peu après. Il revient à la maison. C'est un ouragan d'activité. Il étudie la terre de Mirabeau, dessine des plans pour prévenir les inondations ; il travaille, prend des notes sur l'état des cultures parmi les paysans qui l'adorent. Son père l'appelle *Monsieur le comte de Bourrasque*. Son père le déteste, il déteste son père. Le marquis et la marquise se disputent et se séparent. Commence entre eux un procès d'intérêts. À l'incitation de son père, Gabriel attaque violemment sa mère.

Le vieil économiste veut organiser sur ses terres et les terres voisines un tribunal de *prud'hommes* où les paysans règlent leurs querelles entre eux. Gabriel réussit à l'organiser, ce qui semblait impossible. Il va, il vient, il suggère, il apaise, il harmonise, il convainc. Pendant ce temps, pauvre, il fait des dettes.

Il se marie en 1772. Les dettes augmentent. Il découvre une infidélité de sa femme. Il lui pardonne. Pressé par les créanciers, il doit à nouveau connaître la prison. Il en sort le 8 juin 1774. Le 21 août, on insulte sa sœur, il se bat pour défendre son honneur, et le 20 septembre, le voilà encore en prison, au château d'If, où l'on envoie l'ordre de le traiter avec une extrême rigueur. Sa femme refuse de l'accompagner et Mirabeau, depuis le château d'If, se querelle avec sa femme. Il conquiert la bienveillance du gouverneur, M. d'Allègre, et se rend maître de la situation. Il se rend maître aussi de la seule femme présente dans la prison : la femme du cantinier.

Il est transféré au fort de Joux, avec des ordres aussi sévères. Pas de livres, rien. Il fait la conquête du gouverneur, M. de Saint-Mauris, et probablement de sa femme. Il obtient des livres. Il lit avec frénésie, prend des notes, compose des mémoires ; par exemple, sur les *Salines de la Franche-Comté*, qui est le problème posé par son environnement le plus proche. M. de Saint-Mauris courtise une dame, Sophie de Monnier. Il l'invite à dîner, en même temps que son prisonnier. Sophie tombe amoureuse du prisonnier. Mirabeau sort de sa prison et y rentre quand il veut. Il publie à Neuchâtel l'*Essai sur le despotisme* – livre décousu. Pour le publier, il contracte

encore une dette, avec le libraire. Le gouverneur, offensé en tant que rival et compromis par la publicité que sa dette donne aux sorties de Mirabeau, lui écrit de réintégrer la prison. Mirabeau, loin de se soumettre, lui répond par des insultes. Il passe la frontière suisse et s'arrête aux Verrières. Que faire de Sophie ? Sophie est follement amoureuse de lui. Elle abandonnera tout pour son amant. Elle utilise l'une des premières devises romantiques : « Gabriel ou mourir. » Que faire de Sophie, alors qu'il est sans aucune ressource économique, alors qu'il est en train d'amonceler sur ses épaules un univers de dettes ? Sa sœur et sa cousine – âgée de vingt-trois ans – vont à sa rencontre. Mirabeau n'oubliera pas, au passage, de séduire la cousine. Mirabeau dira qu'il est un « athlète en amour ». Que faire de Sophie qu'il aime effectivement ? Il voit bien que l'enlever est une folie qui rendrait définitivement insoluble une situation difficile. Cependant il fait venir Sophie. C'est s'engager à recommencer sa vie. La famille de Sophie lui tombe dessus : nouveaux procès. On l'accusera d'avoir enlevé Sophie pour s'emparer de sa fortune. Et, en effet, Sophie voudrait emporter quelque argent. C'est un fait prouvé par ses lettres.

Parfaitement. Mais c'est un fait aussi que les deux amants fuient sans un sou et arrivent à Amsterdam. Mirabeau se met à faire des traductions pour gagner de l'argent. Il a appris, seul, l'anglais et quatre ou cinq autres langues. Il travaille durement dès six heures du matin. Pendant ce temps, il est poursuivi par le procureur, son père, la famille de sa maîtresse. Il porte avec lui un essaim de procès. Mais lui, tout en s'occupant de ses procès, de ses traductions, de ses amours, cultive la musique et écrit un essai esthétique sur cet art suave, un essai fort bon par le contenu et meilleur encore par son titre : *Le lecteur y mettra le titre*. Tel est le titre. On le croirait d'aujourd'hui.

Comme il avait attaqué sa mère, il écrit maintenant un mémoire contre son père, qui ne cesse de le poursuivre. La conséquence de tout cela est une demande d'extradition. On envoie, pour lui donner la chasse, un policier féroce, Bruguières, qui arrête effectivement le couple, pour devenir peu après son plus fidèle et loyal serviteur. Mirabeau a conquis le policier. Mais entre-temps il doit intégrer le château de Vincennes, une des plus fortes prisons de France. Mirabeau s'élève dans sa carrière de perpétuel incarcéré. Chaque fois sa prison est davantage prison, d'un plus haut rang, avec plus de chaînes.

Cette fois la réclusion va durer de 1777 à 1780. Trois ans « dans une chambre de dix pieds carrés ». Que fera là-dedans ce fauve magnifique ? Vermiller sans aucun doute, avec son âme de grand félin. Pour le moment il s'arrangera pour écrire à Sophie lettre sur lettre. Cette correspondance, publiée plus tard, causera un énorme scandale. Car dans le cachot de dix pieds, la sensualité gigantesque de son tempérament, contrainte, s'échappera dans la dimension littéraire. Dans les lettres à Sophie, il verse des matériaux de toute nature : des essais oratoires et lyriques, des considérations morales, des effusions sincères, de la pornographie et, jusqu'à des morceaux de livres et de revues qu'il donne comme siens. Il commence ainsi une lettre : « Écoute, ma bonne

amie, je vais verser mon cœur dans le tien » et il n'y verse en réalité qu'un article du *Mercur de France*. Je tiens beaucoup à souligner cette donnée.

C'est à cette époque qu'il compose, pour se défendre, un Mémoire, rempli de mesure, à l'adresse de son père. Il compose en outre des contes, des dialogues, des tragédies ; il traduit Tacite, Tibulle, Boccace ; il écrit pour Sophie une étude sur l'inoculation et une grammaire ; il étudie l'islam et le Coran ; il commence une histoire des Provinces-Unies. Il écrit encore des livres pornographiques. C'est tout ? Non, il fait bien d'autres choses encore. Il y a parmi les prisonniers un monsieur Baudouin de Guémadeuc, qui a une maîtresse, mademoiselle Julie, que Mirabeau n'a jamais vue, qu'il ne verra jamais. Il entame cependant avec elle une longue correspondance, pleine de grâce, d'aménité et de mensonges. Il se présente comme une personne de grande influence à la cour. La demoiselle Julie n'avait aucune importance. Quel est le but, alors, de cette farce et de l'effort qu'elle suppose ? Que le lecteur curieux souligne aussi ce fait.

Parmi les livres composés à Vincennes, il y en a un dont la publication eut un grand écho : *Des lettres de cachets et des prisons d'État*. Prisonnier, Mirabeau veut organiser sérieusement les prisons en général et réformer les institutions. La politique de l'Assemblée est anticipée dans cet essai. Pendant ce temps, de terribles coliques néphrétiques.

« Nu comme un ver », c'est ainsi que Mirabeau sort du cachot en 1780. Il a dans les trente ans. Pourquoi ne pas se reposer un peu ? Se reposer ? Ses deux procès les plus graves l'attendent à la porte, comme des loups aux aguets. L'un, intenté par le mari de Sophie de Monnier ; l'autre, par ses beaux-parents. La foule se pressait aux séances, qui furent publiques. Tout son passé est exposé aux quatre vents. On ne peut dire le scandale produit dans toute la France par cette vie tumultueuse à laquelle la justice – toujours un peu pédante – se charge de donner une notoriété officielle.

Mirabeau a obtenu la célébrité à force de folies ; une célébrité négative, lestée de péchés capitaux. C'est une ascension à l'envers.

Oui ; seulement, voilà qu'arrive le moment du procès où l'on donne la parole à l'accusé. Et le hasard veut que l'accusé soit Mirabeau. Et le hasard veut que l'accusé ait une petite substance magique, que nous appelons d'un nom stupide, puérile, digne du vocabulaire des contes d'enfants ; il a... du génie. Et il fait une plaidoirie, ce qu'il n'avait jamais fait. Et ce discours est une création parfaite ; les juges, les témoins et le public entendent ce qu'ils n'avaient jamais entendu : la parole, rien, un peu d'air frémissant qui, depuis l'aube confuse de la Genèse, a le pouvoir de création. Si bien qu'en un instant, les circonstances désastreuses de son procès sont métamorphosées en un triomphe. L'ascension négative change de signe, devient

positive et la renommée contraire, avec tout son lest de fange, se convertit en gloire. Nous sommes en 1783.

La gloire, mais pas l'argent. La gloire, comme les phénomènes qui lui sont apparentés – le lever et le coucher du soleil –, a un habit d'or, mais non la consistance de l'or ; elle en a la couleur et l'éclat. Mirabeau commence pour la troisième ou la quatrième fois sa vie, glorieux et pauvre. En 1784, il engage au mont-de-piété son « habit brodé d'argent avec veste et culotte, et sa veste drap d'argent petit deuil, et des dentelles d'hiver ». Peu après, il contracte avec sa mère un emprunt usuraire de trente mille livres : autre folie. Et il commence aussitôt une vie opulente, menant grand train, avec carrosse, festins, sans aucun ordre économique. (Pensez à César, à Wagner.) Il est né une fois pour toutes sensuel et il a besoin des plaisirs comme les poumons ont besoin d'air. Mais, attention, lecteur ! Cet homme a passé trois années dans un cachot de dix pieds, sans aucun plaisir. Qu'ont fait ses poumons ? Étouffer ? Nous avons vu l'activité fabuleuse déployée pendant cette incarcération. Qu'en est-il donc ? La contradiction n'est qu'apparente. Une âme forte est forte dans ses appétits ; elle a grand besoin de beaucoup plus de choses ; mais, en même temps, elle est forte dans le renoncement, elle sait n'avoir aucun besoin quand les circonstances l'y contraignent.

Arrive dans sa vie Mme de Nehra, une petite Hollandaise de dix-sept ans, douce et bonne, qui mettra un peu d'ordre et de bon sens dans la vie frénétique de cet homme. Commencent les années de voyage : Angleterre, Allemagne. Mirabeau étudie l'Europe. Il s'instruit, en politique, en économie, des problèmes de l'heure, des possibilités. Il écrit sur ces sujets, surtout il s'occupe de l'art de la finance ; par exemple de la Banque d'Espagne, dite de Saint-Charles. L'écho de ces publications est si grand qu'à un moment donné il fait fléchir à son gré le balancier de la Bourse. La Banque de Saint-Charles a voulu l'acheter pour qu'il se taise. Mais Mirabeau, toujours pauvre, refusa. Ses campagnes en effet développaient une idée politique et Mirabeau n'était pas disposé à combattre ses propres idées. Ce fait va nous donner la clé de ce qu'on a appelé sa vénalité. Nous verrons alors à quel beau paradoxe se réduit cette accusation capitale et qu'on peut résumer par avance ainsi : le vénal Mirabeau est l'un des hommes qui se sont le moins vendus, si l'on tient compte que c'est l'un des hommes qu'on a le plus cherché à acheter. Le pusillanime, en réglant son compte au grand homme, oublie toujours l'autre facteur, le facteur essentiel : ses grandes qualités humaines.

En 1787, il revient en France. La nation est grosse de grands événements. Il y a un trouble universel dans la société. Tous, en haut comme en bas, pressentent qu'il est nécessaire de faire quelque chose ; mais personne ne sait quoi. Mirabeau voit aussitôt, avec une assurance sans défaut, que sa vie va se confondre avec la vie de la France. Toute cette frénésie privée, pendant vingt ans, toute cette accumulation de connaissances, d'informations, de projets, cette énergie, cette capacité de travail, ce

goût des conflits, cette voix de trompette du jugement dernier, ce flot verbal vont s'insérer en un certain point de l'histoire.

Mirabeau demande la réunion des états généraux pour 1789. Sa voix de puissance cosmique, d'archange diabolique, annonce le jugement dernier de l'Ancien Régime. Il a quarante ans. C'est un géant obèse, au visage piqué de petite vérole.

IV

Les états généraux sont convoqués. Mirabeau cherche des électeurs dans sa Provence natale. Il va à Aix et à Marseille, où il mesure les dimensions acquises par sa popularité. Cependant, ses frères de race, les nobles provençaux, avec une hypersensibilité de valets de chambre, veulent éviter d'être contaminés par sa présence et l'excluent de leur état. Mirabeau ne se trouble pas. Quelques jours plus tard, de graves révoltes se produisent à Marseille, si graves que le pouvoir public se déclare incapable de les réprimer ; les nobles de Marseille recourent alors à Mirabeau, le révolutionnaire exclu de leurs rangs pour ses « opinions subversives à l'ordre public et attentatoires à l'autorité du roi ». Que va faire Mirabeau, quand on lui demande d'aller à Marseille pour corriger, contenir et châtier le peuple même qui, peu avant, l'acclamait et dont l'adhésion était son unique force ? Mirabeau est le politique par la grâce de Dieu, l'homme d'État-né ; il n'a pas un instant de doute. Il va à Marseille et, sans perdre une minute, organise les jeunes bourgeois et les ouvriers en une milice citoyenne qui ramène l'ordre rapidement. Mirabeau reste quatre jours consécutifs sans dormir. Il pacifie Marseille ; la révolte gronde à Aix, Mirabeau part à franc étrier, sans prendre de repos, pour la ville dont la noblesse l'a exclu de ses rangs. Il sera élu député du tiers état de la Sénéchaussée d'Aix.

Dès la première séance des états généraux, un vide se forme autour de la place où Mirabeau s'assoit. C'est un pestiféré. Quelques jours plus tard, il est le chef de ce troupeau turbulent. Grâce à lui, le travail parlementaire prend une direction et un ordre. Il fera face lui-même, avec une capacité de travail vraiment légendaire, à toutes les affaires. Pour cela, il a besoin d'entretenir un bureau avec de nombreux secrétaires. Seulement, Mirabeau est sans argent comme toujours. Occupé par la chose publique, il peut difficilement gérer son budget privé. Il vit cependant et maintient sa troupe de collaborateurs, il produit, il crée. C'est un magicien. Les gens soupçonneront des subventions inavouables et chaque mouvement de sa tactique politique sera attribué à quelque simonie. Comme personne ne sait rien de concret, on construit, on imagine l'histoire de sa vénalité. Le duc d'Orléans n'est-il pas l'homme le plus riche et le plus ambitieux de France ? Mirabeau s'est vendu au duc d'Orléans. Mais voici que le comte de La Marck, témoin irrécusable par son caractère et sa position, nous apprend que, tandis qu'on l'accusait de s'être vendu au coffre le mieux garni de France, Mirabeau timidement allait lui demander le prêt de quelques louis. Comprendons bien : il ne refusait pas l'or du duc d'Orléans pour des raisons de vertu intime. Vu selon son optique morale, ce renoncement par honnêteté signifierait une immoralité et une stupidité. Il n'avait pas le droit de retarder son action publique pour se donner le plaisir de préserver son honnêteté privée. Il n'a pas demandé d'argent au duc d'Orléans parce que la personnalité du duc lui paraissait incompatible avec sa politique. La vénalité de Mirabeau – c'est là l'essentiel – fut toujours liée à la trajectoire de sa tactique politique et elle n'en était qu'un ingrédient.

La politique de Mirabeau était une politique claire. Si claire que l'Europe n'a pu suivre, pendant tout un siècle, d'autre politique que celle qu'il anticipa génialement. Or, une politique est claire alors même que sa définition ne l'est pas. Il faut se décider pour l'une de ces deux tâches incompatibles entre elles : ou l'on vient au monde pour faire de la politique, ou l'on y vient pour faire des définitions. La définition est l'idée claire, stricte, sans contradiction ; mais les actes qu'elle inspire sont confus, impossibles, contradictoires. La politique, en revanche, est claire dans ce qu'elle fait, dans ce qu'elle réussit et elle est contradictoire quand on la définit. Il faut se souvenir de ce que disait Einstein à propos de la géométrie, qui est un pur système de définitions. « Les propositions mathématiques, en tant qu'elles ont à voir avec la réalité, ne sont pas certaines, et en tant qu'elles sont certaines, elles n'ont rien à voir avec la réalité. » La physique ressemble beaucoup à la politique, parce que dans l'une comme dans l'autre, le réel exerce son impératif sur l'idéal ou le conceptuel.

La politique de Mirabeau, comme toute politique authentique, postule l'unité des contraires. Il faut, en même temps, une impulsion et un frein, une force d'accélération, de changement social, et une force de retenue qui empêche de céder au vertige. L'impulsion, en 1789, c'était la nouvelle bourgeoisie et son credo rationnel ; le frein, c'était le passé de la France, résumé dans l'autorité royale. À l'occasion de la Déclaration des Droits, la magnifique définition abstraite dans laquelle fructifiaient deux siècles de raison pure, Mirabeau a dit : « Nous ne sommes point des sauvages arrivant des bords de l'Orénoque pour former une société. Nous sommes une nation vieille et sans doute trop vieille pour notre époque. Nous avons un gouvernement préexistant, un roi préexistant, des préjugés préexistants. Il faut, autant qu'il est possible, assortir toutes ces choses à la Révolution, et sauver la soudaineté du passage. »

La soudaineté du passage ! Admirable expression, qui condense toute la méthode politique et la distingue de la magie ! Le révolutionnaire est l'inverse d'un politique : car en agissant il obtient le contraire de ce qu'il se propose. Toute révolution, inexorablement – qu'elle soit rouge ou blanche –, provoque une contre-révolution. Le politique est celui qui prévient cet effet et accomplit en même temps, par lui-même, la révolution et la contre-révolution.

La Révolution, c'était l'Assemblée, que Mirabeau dominait. Il devait aussi dominer la Contre-Révolution, la contrôler. Il avait besoin du roi. De là son désir de pénétrer au palais. Mais les conservateurs – le roi, l'aristocratie – sont aussi des hommes à définitions, comme les radicaux, et ils n'avaient que répulsion à l'égard de Mirabeau. Il est probable que les désastres qui ont suivi auraient été évités si l'on avait accepté l'idée très simple de Mirabeau : l'union du palais et de l'Assemblée dans un ministère tiré de la Représentation nationale. Les radicaux rendirent impossible cette décision en décrétant l'incompatibilité de la charge de ministre avec celle de député. Puisque le chemin le plus simple pour parvenir au

palais était bouché, Mirabeau dut prendre le chemin tortueux et secret. Voilà comment le grand homme s'est vendu. La solde qu'il aurait dû recevoir comme ministre, par droit historique, par une obligation supérieure, il la reçut comme conseiller privé. Avec cet argent, la première chose que fit ce lecteur passionné, fut d'acheter la Plus belle bibliothèque de France, la bibliothèque de Buffon. Peu après, le 2 avril 1791, Mirabeau mourait d'une inflammation du diaphragme. Ensuite, vint le déluge.

Si nous scrutons cette vie en psychologue, nous verrons se détacher clairement certains traits constants. D'abord, l'impulsivité. Pour Mirabeau, vivre c'était répondre immédiatement par un acte à l'excitation reçue de l'entourage. Il réfléchit après s'être projeté hors de soi, après s'être engagé dans l'action. Chez l'homme qui n'est pas impulsif, la pensée précède l'acte ; c'est-à-dire qu'il met l'acte même en question, en l'anticipant sous forme d'une idée. En sorte que l'acte n'est décidé et n'est exécuté que lorsqu'il a été approuvé en tant qu'idée. Comme les relations entre les idées sont très compliquées, le non-impulsif, le réfléchi, décide presque toujours de ne pas agir. Mirabeau ne mettait ses actes en question qu'après s'être engagé dans ses actes et sa pensée ne tendait qu'à en perfectionner l'exécution. Deuxièmement, l'activisme : Conséquence de l'impulsivité, c'est le besoin constant de l'action. Comme Mirabeau le disait de lui-même, il ne pouvait vivre qu'« une vie exécutive ». Vivre, pour lui, ce n'est pas penser, mais faire. Quoi ? Ce qu'on peut : enlever une femme, organiser les salines de la Franche-Comté, puisqu'on se trouve dans une prison proche ; écrire des mensonges à mademoiselle Julie, dénoncer l'agiotage, réprimer des révoltes, organiser l'État et, s'il n'y a rien d'autre à faire, copier, copier des pages de livres. Tout sauf rêver ; c'est-à-dire imaginer qu'on fait quelque chose sans le faire. De telles âmes ressentent une répugnance profonde devant cette substitution de l'acte qu'est son image ou idée, son fantôme.

Il avait vingt-six ans lorsque, incarcéré au fort de Joux, il écrivait à son oncle ces lignes : « Les temps se régénèrent, l'ambition est permise aujourd'hui. [...] Relevez-moi donc, daignez me relever, sauvez-moi de la fermentation terrible où je suis, et qui pourrait détruire l'effet que les réflexions et l'épreuve du malheur ont produit sur moi. *Il est des hommes qu'il faut occuper.* L'activité, qui peut tout, et sans laquelle on ne peut rien, devient turbulence, alors qu'elle n'a ni emploi ni objet. »

Cette confession révèle à quel point il sentait en son for intérieur le besoin de l'activité. Dans l'inertie, son activisme torrentiel l'étouffait. Voilà la caractéristique majeure de tout grand homme politique.

L'intellectuel ne ressent pas le besoin de l'action. Au contraire, il ressent l'action comme une perturbation qu'il faut éviter et n'exécuter que lorsqu'on y est contraint absolument, à contrecœur et en rechignant. L'intellectuel aime intercaler la réflexion

entre l'excitation et l'action. Il est des hommes qu'il ne faut occuper à rien, ce sont les intellectuels. Telle est leur gloire et peut-être leur supériorité. En dernière instance, ils se suffisent à eux-mêmes, ils vivent de leur propre germination interne, de leur magnifique richesse intime. L'intellectuel de pure race n'a besoin de rien ni de personne, parce qu'il est un microcosme. La femme, si perspicace en matière de secrets vitaux, entrevoit cette fête merveilleuse qu'est l'âme d'un pur intellectuel, ce constant divertissement, cette *féerie* qui se produit chez le penseur. Elle l'entrevoit, aussi veut-elle en savoir plus, ouvrir la tête de l'intellectuel, comme on ouvre une bonbonnière, et assister au spectacle secret de la danse des idées. Quand elle n'y parvient pas, elle se fâche et demande au Tétrarque, comme Salomé, sa décapitation, et c'est elle qui danse avec la tête pleine de danses.

Il y a donc deux classes d'hommes : les occupés et les préoccupés ; les politiques et les intellectuels. Penser, c'est s'occuper avant de s'occuper, c'est se préoccuper des choses, c'est interposer des idées entre le désir et l'exécution. La préoccupation extrême mène à l'apraxie, qui est une maladie. L'intellectuel est effectivement presque toujours un peu malade. Le politique, en revanche, au point où nous en sommes, est un animal magnifique, une physiologie splendide – comme Mirabeau, comme César.

La morale, psychologiquement, représente une préoccupation puisqu'elle implique que nous retenions nos impulsions jusqu'à ce que nous ayons déterminé si elles sont justifiées ou non. Chez l'homme normal, l'acte ne s'accomplit pas si rapidement après qu'il a été désiré, qu'il ne laisse le temps de poser la question de sa moralité, de se demander s'il est bon ou mauvais, de le voir sous son aspect éthique. Mais imaginez le fonctionnement d'une âme impulsive : son premier mouvement n'est pas de voir cet aspect de l'acte, mais naturellement de commencer son exécution. Il y a donc beaucoup d'injustice à parler d'immoralisme parce qu'elle a voulu cet acte incorrect. L'a-t-elle voulu ? C'est-à-dire, y a-t-il eu un instant où elle l'a vu, où elle s'est placée devant lui *dans l'attitude de l'examen* ? C'est ce que fait l'intellectuel, l'homme moral : il examine ses propres actes. Aussi, généralement, ne les exécute-t-il pas. Mais l'impulsif n'a pas ces scrupules d'intellectuel. Ce qu'il y a de premier en lui, c'est déjà l'exécution. D'un point de vue moral, la seule chose qu'on puisse exiger de lui est qu'il se repente, après l'accomplissement de l'action, puisqu'à ce moment-là seulement il peut l'examiner.

N'accusons donc pas d'immoralité le grand politique. Disons plutôt qu'il n'a pas de scrupules. Seulement, l'homme scrupuleux ne peut être un homme d'action. Être scrupuleux est une qualité mathématique, intellectuelle, c'est l'exactitude appliquée à l'estimation éthique des actions. Si l'on observe soigneusement la vie de Mirabeau, de César, de Napoléon, on voit que leur prétendue malhonnêteté n'est que l'inévitable manque de scrupules, propre à tout tempérament activiste et par conséquent impulsif. Lorsqu'il décida d'être scrupuleux – avec le stoïcisme –, le monde antique, qui en tout allait jusqu'aux conséquences dernières, dut choisir

comme norme suprême l'épochè, l'inaction.

V

La vie d'un grand homme politique change d'aspect dès le moment où il commence à agir en tant qu'homme public. Dans le lit de la vie publique, aux rives largement écartées, ce torrent vital semble atteindre ses dimensions propres et prendre ainsi un cours au rythme magnifique, fertile et majestueux. Alors, les contemporains ou les lecteurs de la biographie commencent à applaudir ; ils se prennent d'enthousiasme pour l'audace, l'infatigabilité, l'efficacité dans tous ses actes, dans tous ses gestes, la fermeté immuable avec laquelle il supporte l'insulte et résiste à l'attaque, la présence d'esprit dans le gouvernement de soi au milieu de la tempête politique. Mais cet enthousiasme tardif est un peu vil : on loue le fruit après avoir dénigré la semence. Les contemporains ou les lecteurs de la biographie sont injustes avec la jeunesse du grand homme politique, qui est la semence et la racine de sa maturité fructueuse. On veut ignorer qu'il n'a pas attendu, pour être un homme public, que soit venue l'heure où s'est manifestée sa popularité, mais qu'il l'était avant, bien sûr, et que l'agitation et la tournure absurde de sa jeunesse viennent précisément de ce qu'il était déjà par sa constitution organique un homme public et qu'il devait vivre dans le moule étroit de la vie privée. Chez Napoléon, cette douloureuse contraction de la jeunesse est moins visible parce que sa vie est inscrite dans le schéma de la discipline militaire, où une ascension rapide permettait l'expansion graduelle de sa nature. Cependant, un léger retard à un moment de sa carrière produit en lui une telle dépression qu'il est décidé, il l'a dit à un intime, à quitter l'armée française et à passer en Turquie pour y fonder un royaume. Ce fondateur de royaumes imaginaires en Turquie était à l'époque un pauvre officier, à l'uniforme passé, au corps malade, au visage verdâtre et aigu, comme celui d'une fouine, si je me souviens bien, marqué par une gale tenace. En règle générale, cependant, la jeunesse du grand homme politique est une période de turbulence, de précipitation, où sa conduite est parfois proche de la stupidité. Ainsi Thémistocle, Alcibiade, César, Mirabeau. À la fin du Moyen Âge on vit cela mieux que nous et on créa un genre littéraire à part pour chanter la préhistoire tumultueuse des grands hommes. On parla des « Enfances » ; ainsi *Les Enfances Guillaume*, *Les Enfances du Cid*.

Toutes ces qualités d'excellence, qui se révèlent à l'heure de la célébrité, supposent du génie, assurément ; mais aussi la base de certaines conditions organiques qui, isolées, paraissent monstrueuses. Tels sont l'impulsivité, l'activisme et l'agitation constante, le manque de scrupules. Le génie chevauche ces conditions organiques ; sans ces capacités psychophysiologiques, qui sont comme des forces brutes et des pouvoirs élémentaires – démoniaques, dirait un ancien –, il n'y a pas de grand homme politique. L'histoire le voit, naturellement,

sous la forme d'une statue équestre, et ainsi il fait bonne figure ; mais dans sa jeunesse il montait déjà à califourchon sur de l'air, il était un poulain sauvage sans cavalier. Les pièces de la statue équestre, avant l'ajustage, font deux images monstrueuses.

Le scrupule est une forme de la bonté ; mais ce n'est pas la seule. Il est incongru de l'exiger de l'homme d'action, qui est homme d'action parce qu'il est impulsif. Dans l'action il faut éviter le *piétinement sur place*, ce qu'est le scrupule. Nous pouvons seulement demander à l'homme entreprenant une bonté homogène avec son tempérament : c'est l'autre forme de la bonté, la bonté impulsive, qui ne vient pas d'une délibération, comme le scrupule, mais de l'hygiène native des instincts. Or, il est intéressant d'observer que cette hygiène des instincts, cette générosité abondante, est manifeste dans toutes les biographies de grands hommes politiques et qu'elle permet de distinguer le faux politique de l'authentique, Sylla de César.

Nous ne devons pas non plus être étonnés du penchant au mensonge que révèle la vie de Mirabeau. Nous le surprenons souvent mentant effrontément. Le pur intellectuel est toujours saisi par ce don du mensonge que possède le grand politique. Peut-être, dans le fond, envie-t-il cette tranquillité prodigieuse des hommes publics disant le contraire de ce qu'ils pensent, ou pensant le contraire de ce qu'ils voient de leurs propres yeux. Dans cette envie, se découvre naïvement la vertu spécifique du bon intellectuel. Son existence réside dans l'effort continu pour penser la vérité et, après qu'il l'a pensée, pour la dire, quelle qu'elle soit, dût-on le mettre en pièces. C'est le maximum d'action qui convienne à l'intellectuel : une action qui est en réalité une passion. L'homme de pensée ne peut pas, ne doit pas aspirer à une autre forme d'héroïsme que le martyr. Le plus grand triomphe est le naufrage, pour cet éternel capitaine de Golgothas à trois mâts comme les brigantins.

Réciproquement, le grand politique est émerveillé par ce service héroïque de la vérité qui informe la vie du bon intellectuel. Cette mutuelle admiration des deux tempéraments opposés est sympathique, comme tout luxe généreux ; mais elle est fondée sur une erreur. Chacun des deux projette sur l'autre sa constitution propre et, au vu des résultats contraires qu'elle produit sur l'autre, chacun d'eux les attribue à un effort gigantesque. Mais, en réalité, le mensonge ne coûte rien au politique, ni la vérité à l'intellectuel. L'un et l'autre émanent naturellement de leur condition différente.

L'intellectuel vit principalement une vie intérieure, il vit avec lui-même, attentif au bouillon bouillonnement de ses idées et de ses émotions. Rien au monde n'a autant de réalité à ses yeux que ces choses intimes. Par là même, il les voit et les distingue avec une inévitable clarté. Il sait à chaque instant ce qu'il pense et pourquoi il le pense, L'idée vraie et l'idée fausse accusent terriblement, sous le regard intérieur, leurs profils contrastés. Il est naturel que le mensonge lui demande un effort énorme, parce qu'il faut nier ce qu'on ne peut nier, il faut aveugler sa propre évidence, substituer à sa réalité intime une autre réalité fictive.

L'homme d'action, en revanche, n'existe pas pour lui-même, il ne se voit pas lui-même. Le bruit du dehors, vers lequel son âme se projette naturellement, ne lui permet pas d'entendre le murmure intime. Faute d'attention et de soins, son être intime s'appauvrit. Il est surprenant d'observer que tous les grands hommes politiques manquent d'une vie intérieure. On peut dire sans paradoxe qu'ils n'ont pas de personnalité. Ce sont leurs actes qui ont une personnalité, leurs œuvres ; mais pas eux. Pour cette raison – le phénomène est très curieux –, ils ne sont pas intéressants. Pour s'en convaincre, il suffit de citer le juge suprême en matière d'hommes intéressants : la femme. N'est-il pas étrange que les grands hommes politiques, qui sont en définitive les grands triomphateurs de la vie, les maîtres du pouvoir, de la richesse, qui se détachent physiquement et élèvent leur auréole au-dessus du reste des hommes, n'aient jamais obtenu, jamais, de grands triomphes auprès des femmes ? César même ne peut être considéré comme une exception.

Le cas de Mirabeau confirme pleinement cette loi générale. Sa sensibilité le portait sans repos à rechercher la femme. Son audace et sa facilité verbale lui permettaient une chasse rapide de la femme prédisposée à être chassée. Mais ce type de chasseurs de femmes n'a rien à voir avec le véritable séducteur. L'un et l'autre sont absolument différents, comme sont différentes les femmes sur lesquelles s'exerce leur séduction. Une chose est d'obtenir les faveurs d'une femme et une autre d'absorber entièrement son âme. Celle qui est capable d'accorder ses faveurs est généralement incapable d'abandonner son âme, et *vice versa*. Cette dernière est la femme intéressante, celle qui vit hermétiquement refermée sur sa réserve intime et qui ne peut rien concéder si elle ne concède pas sa vie entière. Mme de Nehra mise à part, qui était une enfant, Mirabeau ne connut que jupons, jupons, beaucoup de jupons.

Cette absence de vie intérieure donne à l'existence privée du grand politique un aspect de relative vulgarité, de grossièreté. Ni ses idées ni ses goûts ne sont nets, originaux, raffinés. Considéré à travers l'optique d'un intellectuel, l'homme d'action vit dans un constant *à-peu-près* intime. À peu de choses près, tout lui est égal, parce que tout lui paraît irréel. L'important, pour lui, ce sont les actes. Quand il ment, en toute rigueur il ne ment pas, parce qu'il ne se sent intimement contraint par rien de déterminé. Les paroles et, dans les paroles, les idées, ne sont pour lui que des instruments. Pour le dire autrement, il n'est pas ses idées ; quand il les déguise, il ne se renie pas, parce qu'il ne consiste pas en elles. À l'inverse, il ne réussira pas à voir la réalité intime des autres ; il ne percevra chez eux que leur côté utilisable. « Je ne veux excommunier personne – disait Mirabeau. En vérité, dans un certain sens, tout m'est bon ; les événements, les hommes, les opinions, tout

a une anse, une prise. » L'expression est juste : le grand homme politique voit tout en forme d'anse.

Il ne manquerait plus qu'il eût aussi des conflits intérieurs, lui qui est obligé de résoudre les conflits du dehors ! Il existe heureusement ce que j'appelle un épiderme de grand homme, une peau de pachyderme humain, dure et sans pores, qui empêche la pénétration profonde des blessures douloureuses. Il serait aussi incongru d'exiger du politique l'épiderme d'une princesse de Westphalie ou d'une clarisse.

Impulsivité, agitation, histrionisme, imprécision, pauvreté de l'être intime, épaisseur de la peau sont les conditions organiques, élémentaires, d'un génie politique. Il est illusoire de vouloir l'un sans l'autre, et il est par conséquent injuste d'imputer à vice, chez le grand homme, ses composants indispensables.

Mais il est évident qu'il ne suffit pas de les posséder pour être un homme politique de génie. Il est nécessaire d'ajouter le génie. Quand il fait défaut, ces possibilités ne produisent rien d'autre qu'une figure de proue. Rien n'est plus facile à feindre en effet que la grandeur politique. En définitive, si un intellectuel n'a pas d'idées, il n'arrivera pas à feindre, du moins à feindre bien, une intelligence dont il est dépourvu. Tandis que le grand politique, comme celui qui ne l'est pas, se présentent de même avec le pouvoir public en main. Leur tournure, leur allure sont les mêmes pour l'œil non averti.

À quels signes distingue-t-on, en cette matière, l'authentique du faux ? Il y a des signes, quelques signes ; seulement, il est difficile de les décrire et c'est une tentative qui excède mes prétentions.

Le plus sage, de toute façon, est de ne pas se faire d'illusions, pour cette raison même qu'en politique il est si facile de s'en faire. Moi aussi, parfois, j'arrive à me convaincre que je suis Napoléon parce que, comme lui, mon pouls bat à soixante pulsations à la minute. La confusion dans mon cas n'est pas grave, parce que je ne suis qu'un écrivain.

VI

La politique est une activité si complexe, elle contient en elle tant d'opérations partielles, toutes nécessaires, qu'il est très difficile de les définir sans oublier quelque composant important. Il est vrai que, pour la même raison, la politique, dans le sens exact du mot, n'existe presque jamais. Presque tous les hommes politiques le sont simplement d'une manière partielle. Dans le meilleur des cas, ils possèdent avec une

pleine conscience l'une ou l'autre dimension du politique et ils s'en contentent, aveugles aux autres dimensions.

On dira que la politique demande du doigté et de l'astuce pour obtenir des autres hommes ce que nous désirons, et on ne peut nier que, en effet, sans cela, il n'y a pas de politique. Mais évidemment il faut autre chose. Certains, hypersensibles aux défauts de la justice sociale, appelleront politique un credo de réforme publique réalisant plus d'équité dans la coexistence humaine. Et il est indubitable que sans un sens assuré, sans en quelque sorte une passion native pour la justice, personne ne peut être un grand politique. Mais cela est plutôt la portion d'idéal moral que l'homme politique apporte à son action publique. Faire consister la politique en cela, c'est la vider d'elle-même et la remplir d'un pauvre mysticisme éthique. Durant plus d'un siècle, on a commis cette erreur de perspective : on situait au centre du programme un corps de doctrines morales et on ne s'occupait du politique proprement dit qu'en second lieu. D'autres diront que la politique n'est rien de cela, mais un bon sens administratif qui sache gérer, comme une industrie, les intérêts matériels et moraux d'une nation, etc.

Je répète que tout cela et beaucoup d'autres choses doivent être réunis chez un homme pour en faire un grand politique. Il ressemble finalement à un édifice élevé où chaque étage soutient l'étage du dessus. La politique est l'architecture complète, y compris les souterrains. Dans les pages précédentes, j'ai souligné à quel point l'homme public a besoin des qualités les plus étranges, dont certaines d'apparence vicieuse, voire réellement vicieuses. Ce sont les fondations souterraines, les racines obscures qui soutiennent le gigantesque organisme d'un grand politique.

Il m'importait beaucoup de découvrir ces possibilités *démoniaques*, presque purement zoologiques, qui fournissent l'énergie nécessaire au mouvement d'une si énorme machine comme l'est un de ces créateurs de l'histoire. Les traits du Titan n'apparaissent, dans aucune autre figure humaine, aussi accusés que dans le grand politique.

Et le Titan est en même temps plus et moins qu'un homme. Il s'enfonce plus loin que notre espèce normale dans les profondeurs cosmiques, dans l'infra-humain, où ses racines absorbent les substances ignées dont se nourrit toute vie avant d'être Vie, c'est-à-dire organisation, règle, ordre, norme. Et la profondeur de ses fondations lui donne la force de dépasser les limites humaines et d'aller au-delà, d'approcher les étoiles. Dans les figures de Michel-Ange, cette double condition transcendante du Titan apparaît magnifiquement : ses hommes sont déjà un peu des dieux et encore un peu des bêtes.

Or, dans aucun ordre, il n'y a de création sans une certaine dose de titanisme – qui est en vérité l'absence de mesure, le luxe absolu de vitalité.

Il m'importait, dis-je, de le souligner, parce que je ne crois pas possible le salut de l'Europe si l'humanité occidentale ne se décide pas, renversant tousses préjugés et ses simagrées de vieille civilisation, à chercher le contact immédiat avec la réalité la plus crue de la vie, c'est-à-dire à accepter celle-ci intégralement dans toutes ses conclusions, sans faire de manières, sans pudeur artificielle. Des siècles durant, l'Europe s'est obstinée à éviter cette reconnaissance sincère de la réalité vitale. Une hypocrisie radicale nous a conduits à refuser de voir, dans la vie, ce que les morales successives déclaraient indésirable, comme si cela suffisait pour pouvoir l'oublier. Il ne s'agit pas de penser que tout ce qui est, puisqu'il est, *doive être* en outre, mais précisément de séparer, comme deux mondes différents, l'un et l'autre. Il n'est pas vrai que ce qui *est*, sans plus, *doive être*, ni, *vice versa*, que ce qui *ne doit pas être*, sans plus, *ne soit pas*. Aucun autre continent ne m'est montré aussi léger, aussi frivole, aussi puéril que l'Europe pour considérer comme inexistante la fatalité. C'est à cela qu'on doit, en bonne part, la continuelle agitation de son histoire. En adoptant des postures qui ne rentraient pas dans le cadre des conditions inexorables imposées à la vie, on rendait cette dernière impossible et on était contraint de chercher une autre situation, et ainsi de suite. Le calme de l'Asie, sa meilleure assise à la surface de l'existence, vient sans doute d'un manque d'héroïsme et de passion, mais aussi de ce qu'elle se trouve mieux enchâssée dans le support ultime de la vie.

L'Asie est conformiste : pour elle, ce qui est doit être. L'Europe est réformiste : pour elle, ce qui ne doit pas être n'est pas. Si le fait de la coexistence internationale qui caractérise le présent a quelque sens transcendant, ce sera, à n'en pas douter, de rendre possible la complémentarité de ces deux tendances exclusives : la réforme, émanée d'une conformité préalable au réel ; la modification idéale de la vie, partant d'une reconnaissance préalable de ses conditions.

Voilà pourquoi il m'est apparu quelque peu opportun de réaliser un écorché du grand homme politique et de montrer, comme dans une préparation anatomique, ses muscles rouges, ses veines bleues, ses tendons livides.

Mais il est évident qu'aucune de ces forces zoologiques – sans lesquelles le grand politique n'existe pas – ne sont sa politique.

VII

Il y a un sens du mot « politique » qui me semble la cime de son signifié complexe et qui est, à mon avis, le don suprême qualifiant le génie de la

politique, en le distinguant de l'homme public commun. S'il ne fallait garder dans la définition de la politique qu'un seul attribut, je n'hésiterais pas à choisir celui-ci : la politique consiste à avoir une idée claire de ce qu'on doit faire dans une nation à partir de l'État.

Prenons l'exemple de l'Espagne, pour éviter de nous mouvoir dans de pures expressions abstraites. Supposons qu'on nous dise : « En Espagne, il faut affirmer le principe d'autorité et il faut faire des économies. » Fort bien, je ne nie pas que ces deux entreprises ne soient pertinentes ; mais je nie que cela soit une politique dans le meilleur sens du terme. Pour une raison, selon moi, décisive : l'autorité et les économies qu'on recommande de faire se font dans l'État espagnol, non dans la nation espagnole. Et cette distinction est, à mon avis, décisive.

L'État n'est rien d'autre qu'une machine située dans la nation pour servir la nation. Le petit politique tend toujours à oublier cette relation élémentaire et quand il pense à ce qu'on doit faire en Espagne, il ne pense en réalité qu'à ce qu'il convient de faire dans l'État et pour l'État. Les économies ne se font pas en Espagne, mais dans l'État, et quelque importance qu'il y ait à réaliser ces économies, elles n'ont en elles-mêmes aucune valeur véritable pour la nation. Pareillement, l'autorité est nécessaire comme condition préalable au fonctionnement de la machine d'État ; mais quand on a l'autorité, on n'a encore rien fait d'important. La question commence quand nous nous demandons : cette machine de l'État, avec les économies réalisées et l'autorité, comment va-t-elle fonctionner, comment va-t-elle agir sur la nation ? C'est le point décisif : la réalité historique effective est en effet la nation et non l'État. Le grand politique voit toujours les problèmes de l'État à travers – et en fonction des problèmes de – la nation. Il sait que l'État n'est qu'un instrument pour la vie de la nation. Inversement, le petit politique, comme il se trouve en possession de l'État, tend à le prendre trop au sérieux, à lui donner une valeur absolue, à méconnaître son sens purement instrumental.

Cette erreur conduit à fausser complètement la question essentielle. Je vois que presque tout le monde – les partisans de l'autorité comme les radicaux – mobilise son intelligence dans cette fausse direction : comment est-il possible de créer en Espagne un État le plus parfait qu'on puisse imaginer ? (Pour le partisan de l'autorité et pour le radical, la perfection de l'État consiste en des qualités différentes ; mais le but est le même, obtenir un État parfait.) Si l'on pense que la perfection de l'État se trouve hors de lui, dans la perfection du corps national, la pensée politique doit prendre la question dans l'autre sens : comment faut-il organiser l'État pour que la nation se perfectionne ?

La distinction n'est ni oiseuse ni utopique. Notre peuple arrive à un point où il se voit forcé d'inventer des institutions ; c'est-à-dire une figure de l'État. La solution variera du tout au tout selon qu'on se trouve disposé à voir le problème sous l'une ou l'autre forme. La Russie et l'Italie ont préféré se tromper et au lieu d'innover profondément

(les innovations sont d'autant plus profondes, sérieuses et utiles qu'elles sont moins spectaculaires. En politique, le spectaculaire est romantisme, retour au passé ou arrêt dans le passé) elles ont suivi la tradition utopique des deux derniers siècles : elles ont préféré le fantôme éphémère d'un État « parfait » à l'avertir d'une nation vigoureuse et saine. Je désire pour l'Espagne une solution inverse, plus complète et de plus longue perspective. En définitive, c'est la nation qui est vivante. L'État même, dont l'action peut être si féconde sur la nation, se nourrit à la longue des sucs de la nation. La grande politique se réduit à disposer le corps national de manière à ce qu'il puisse *fare da se*. Nous verrons, quand le temps aura passé, le résultat de ces solutions qui se proposent le contraire : suspendre toute spontanéité nationale et essayer de *fare dallo stato*, vivre à partir de l'État.

On pourrait dire qu'un État est parfait lorsque, s'accordant à lui-même le minimum d'avantages nécessaires, il contribue à augmenter la vitalité des citoyens. Si nous faisons abstraction de ce dernier point, si nous nous mettons à dessiner un État parfait en soi-même, comme pur système abstrait d'institutions, nous en viendrons inévitablement à construire une machine qui arrêtera toute la vie nationale. Comme toujours, cette *reductio ad absurdum* nous permet de découvrir l'erreur qui affecte cette direction de la pensée politique.

Dans l'histoire, c'est la vitalité des nations qui triomphe, non la perfection formelle des États. Et ce qu'on doit ambitionner pour l'Espagne en un moment comme celui-ci, c'est de trouver des institutions qui arrivent à contraindre au maximum de rendement vital (vital, non pas seulement civil) chaque citoyen espagnol.

Mais on comprend la difficulté énorme qu'enferme la politique quand elle s'engage dans ce sens excellent. Elle suppose des idées claires et précises sur la situation historique des Espagnols, sur les vertus qu'ils possèdent (et qu'ils ont même en excès) et sur celles qui leur manquent, sur la structure sociale effective de notre pays. Face à des sujets si délicats, on trouve une avalanche de lieux communs de café et on est angoissé de voir le nombre extrêmement rare des personnes qui y ont pensé sérieusement et directement.

VIII

On ne reprochera pas à l'auteur de cet essai la tendance à intellectualiser la figure du politique. Je me suis bien plutôt efforcé de souligner ce qui en fait une espèce d'homme opposée à celle de l'intellectuel. Seulement, on le voit

maintenant : si dans ses fonctions organiques et dans son mécanisme psychologique le politique est la formule inverse de l'homme destiné à la pensée, il ne sera pas un grand politique s'il ne possède pas une politique de haute mer, de puissante envergure, de longue distance, s'il n'a pas eu la révélation de ce qu'il faut faire, dans une nation, avec l'État. Or, une telle clairvoyance est l'œuvre de l'entendement et il semble par conséquent illusoire de croire que le politique puisse être un politique sans être en même temps, dans une large mesure, un intellectuel.

Cette touche d'intelligence qui, comme un feu de Saint-Elme, couronne la figure énergique de l'homme d'action est, à mon avis, le symptôme qui distingue le politique éminent du ridicule petit gouvernant commun. Les autres composants en effet, sans aucun doute brutaux, qui constituent le support vital, le socle psychophysiologique, apparaissent en beaucoup d'individus. Presque tous les hommes d'action les possèdent. Mais c'est là l'erreur, à mon avis : croire qu'un politique est tout simplement un homme d'action sans voir que c'est le type d'homme le plus rare, le plus difficile à obtenir, précisément parce que les caractères les plus antagoniques doivent s'unir en lui, la force vitale et l'entendement, l'impétuosité et la vivacité d'esprit. De l'esprit absolument clair, un étrange fluide se répand alors sur les puissances inférieures servant à l'action, qui les baigne et les fertilise, leur prêtant une grâce élevée, une élasticité et un rythme si assuré qu'elles écartent d'elles la grossièreté, la barbarie qui les constituent.

En cela, comme eu tout ce qui se réfère au politique, César est le meilleur exemple. Son profil prodigieux peut valoir comme paradigme du genre et de la dose d'intelligence qu'on exige ici du grand politique. Qu'an le compare à Marius, à Pompée, à Marc Antoine, splendide série de fougueux animaux humains. Il leur manque à tous la petite flamme de Saint-Elme que produit sur les cimes la combustion de l'esprit. Aucune vision, aucune prévision chez eux. Ils sont d'énormes automates sous le poids du Destin. Le Destin ne tombe pas du dehors sur César, il est en lui, c'est lui qui le porte et qui est le Destin. En cela, en effet, réside la maîtrise suprême octroyée à l'esprit. Comme toute chose dans l'univers. l'esprit aussi est soumis au Destin. (Ce qui n'est pas Destin n'est que frivolité.) Seulement, l'esprit voit ce Destin, il le transperce et le traverse avec le dard de l'intelligence. Comprendre c'est saisir. Le Destin compris, le Destin saisi, c'est le Destin domestiqué. César l'attache à son flanc comme un cerbère docile.

César est un cas exemplaire d'acuité intellectuelle. Personne à son époque ne voyait dans la situation autre chose que des problèmes apparemment insolubles. César a vu la solution claire, rayonnante, féconde. Et cette solution reposait simplement dans une compréhension rigoureusement analytique de ce qu'était la société romaine à ce moment-là ; de ce qu'elle pouvait être, de ce qu'elle ne pouvait plus être. Comme

presque toutes les grandes solutions, celle-là prit un aspect paradoxal. Les maux de Rome – tout le monde, et les conservateurs les premiers, insistait sur ce point – venaient de la fabuleuse expansion à laquelle le pouvoir romain en était arrivé. Aussi les conservateurs demandaient-ils qu'on renonçât à tout accroissement nouveau. La solution de César – que les temps ont confirmée par une expérience millénaire – fut strictement le contraire : l'élargissement illimité, l'empire universel, l'inclusion dans la sphère romaine de l'Occident intact encore – qui était alors, face aux vieilles nations orientales, la terre nouvelle, l'Amérique des Anciens.

Seulement, cette solution qui, tel un médicament, se laisse réduire en une formule si simple, suppose une ample analyse de la situation historique à laquelle Rome était arrivée, une pesée minutieuse des forces composant la société, une visée audacieuse et résolue qui permît de voir la forme de l'État romain, encore en vigueur, installée, consacrée, comme une misérable survivance du passé. Selon moi, ce pouvoir de reconnaître ce qui est mort dans ce qui semble vivant est la caractéristique éminente du génie politique.

Dans le cas de César, je le répète, cette intuition de ce qu'il faut faire avec l'État dans une nation se trouve à découvert et sous une forme paradigmatique.

Chez Mirabeau, qui montre en lui si ostensiblement la force titanesque du politique, cet élément d'inspiration apparaît moins évidemment. Il ne lui a pourtant pas manqué. Nous avons déjà remarqué sa certitude, son assurance quand il pénètre immédiatement le Destin de la France. Seulement, en 1780, ce qu'il y avait à faire avec l'État dans la nation était relativement peu de chose. La nation avait atteint un moment de pleine santé, de richesse morale et matérielle. Cinq, six siècles de travail avaient placé dans l'histoire active la presque totalité du peuple français. La civilisation, pénétrant de strate en strate, avait fécondé presque jusqu'aux dernières couches de la société. Ce qu'il y avait à faire avec l'État était très simple : l'ôter, le réduire à sa plus petite expression, l'interposer le moins possible entre les individus, faire de lui en quelque sorte l'image virtuelle de la société même se regardant dans le grand miroir de l'autorité. Ce fut la Démocratie – le gouvernement de la société par la société.

César avait davantage à faire. Il était nécessaire, avec l'État, de réorganiser la société elle-même. Sa mort prématurée ne lui a permis que de commencer la trajectoire correspondant à ses prévisions, mais malgré quelques infidélités ici ou là, c'est en accord avec ces prévisions que se fit la politique de l'Empire, qui peu à peu forma une société nouvelle (Les successeurs de César furent cependant incapables d'innover à fond et l'Empire, pour cette raison, est né blessé déjà à mort. Le problème de l'Europe, aujourd'hui, si elle veut survivre, revient à éviter une solution comme celle de l'Empire romain).

Selon moi, le cas de l'Espagne actuelle pose un problème de nature semblable. Ce qu'il

y a à faire n'est pas tant, ni essentiellement, un État *ad hoc* – comme au temps de Mirabeau – qu'une société nouvelle. Pour cela, bien sûr, un État nouveau est nécessaire ; seulement, la mission qu'il doit remplir et qui doit orienter l'esprit quand il aspire à inventer cet État ne se trouve pas dans l'État lui-même, mais dans ses effets, c'est-à-dire dans la transformation de la société espagnole actuelle, pratiquement paralysée, en une nouvelle société dynamique.

Cette situation n'est pas particulière à l'Espagne. Avec des facteurs adjacents tout à fait distincts, qui obligerait à prendre en compte de grandes différences, la situation est la même dans les autres nations d'Europe. À l'inverse de ce qui se passait en France vers 1780, elles manquent toutes de possibilités pour affronter l'existence actuelle. Ce sont des peuples très vieux, et la vieillesse se caractérise par l'accumulation des organes morts, des matières cornées ; les ongles poussent, les cheveux, les callosités, au détriment du nerf et du muscle. Des parties entières de l'organisme se sont ankylosées. Ainsi va l'Europe, navire chargé de lest déposé dans ses flancs et sa quille par un long passé. Difficile navigation ! Il faut alléger le navire ; revenir à l'évidence, à l'essentiel – être pur muscle et nerf et tendon. La réforme doit d'abord être celle de la société, afin d'obtenir un corps public au plus haut point élastique, capable de sauter sur les continents – Amérique, Asie, Afrique.

Une telle entreprise sera-t-elle possible ? Il est du moins évident qu'il n'y a pas, à l'horizon visible de l'Europe, le type d'homme politique capable d'inspirations assez fines qui mettent sur la piste de ce qu'il faut faire. À mesure qu'avance l'histoire d'un peuple ou d'un groupe de peuples, la figure du vrai politique devient plus insolite. La raison de cela n'a rien de mystérieux. Dans les premiers âges, les sociétés, sans passé derrière elles, ont une structure plus simple et leur analyse est plus facile. L'homme d'action n'a pas besoin d'une grande vigueur intellectuelle pour découvrir ce qu'il y a à découvrir. Mais avec le progrès des temps, la société se complique et les politiques doivent être toujours plus des intellectuels, qu'on le veuille ou non. Or, la difficulté d'unir l'un avec l'autre, l'improbabilité que les deux opposés coïncident chez le même homme augmentent progressivement. Au point que, à un certain moment, à la dernière heure, à l'heure la plus grave, quand ils seraient le plus nécessaires, on ne les trouve pas. Quand on a eu la curiosité de suivre les derniers siècles de Rome, on remarque ce fait tragique : on ne voit plus de grand politique. Au lieu de reconnaître la nécessité d'unir la force avec l'intelligence, on fait des essais exclusifs, en accentuant à l'extrême les qualités de force, et on cherche de purs hommes d'action. Ainsi s'explique-t-on qu'en ces temps où Rome est moribonde, quand il eût été plus opportun d'avoir un César, on ne trouve qu'un Stilichon, un soldat.

Tous les essais, qu'on fait aujourd'hui en Europe comme alors à Rome, sont vains pour tirer en avant des nations enlisées, en éliminant de leur direction l'intelligence. Dans une tribu primitive, voire dans un peuple sain et simplement barbare, le dessein serait peut-être efficace, mais dans des sociétés très anciennes, la prétendue simplification

des questions et des méthodes n'est pas la meilleure recette.

Il convient de donner un nom à cette forme d'intelligence qui est le composant essentiel du politique. Appelons-la l'intuition historique. Il suffirait, en toute rigueur, de la posséder. Mais il est très peu vraisemblable qu'elle puisse apparaître dans un esprit qui n'aurait pas été stimulé préalablement par d'autres formes d'intelligence complètement étrangères à la politique. César, lorsqu'il traverse les Alpes en litière, compose un traité d'Analogie, comme Mirabeau écrit en prison une Grammaire et Napoléon, dans son campement sur la neige russe, le minutieux Règlement de la Comédie-Française. Je le regrette beaucoup, mais la vérité m'oblige à dire que je ne croirai jamais aux dons d'un politique dont on n'a pas entendu dire ce genre de choses. Pourquoi ? C'est très simple. Ces créations supplémentaires et superflues sont le symptôme sans équivoque que ces hommes connaissaient la *jouissance intellectuelle*. Quand un esprit jouit de son propre exercice et ajoute à l'allure obligée le saut luxueux – comme le muscle de l'adolescent qui complique la marche par le saut pour le pur plaisir de jouir de sa propre élasticité –, c'est qu'il s'est complètement développé, qu'il est capable de tout comprendre.

Qu'on ne prétende pas exclure du politique la théorie, la vision purement intellectuelle ; l'action doit être en lui précédée d'une prodigieuse contemplation : c'est ainsi seulement qu'elle sera une force dirigée et non un torrent stupide ravageant le fond de la vallée. Le maître Léonard l'a dit joliment il y a cinq siècles : *La teoria è il capitano e la pratica sono i soldati*.